

Etre étudiant

~~2015~~

29 mars 2016



GARAY SANCHEZ Adrian de, « Les étudiants universitaires: rapport aux études et modes de vie », in ISLAS Perez, ANTONIO José, *La Jeunesse Au Mexique*, Les Eds. D'IQRC, 2004, pp. 83-97.

Chapitre 4

Les étudiants universitaires : rapport aux études et modes de vie

Adrián de Garay Sánchez

Le présent article propose un panorama général de certaines caractéristiques socioéconomiques et des pratiques sociales à l'œuvre parmi les jeunes étudiants mexicains d'aujourd'hui. Étant donné les limites fixées pour la rédaction de ce travail, il ne m'est pas possible de développer des analyses exhaustives de la problématique étudiée. Certaines de nos affirmations devront également être prises avec réserve, notamment en raison du fait que la population juvénile étudiante est extrêmement hétérogène, les différences socioculturelles régionales qui caractérisent le Mexique nous empêchant de faire des généralisations.

1. LA TAILLE DE LA POPULATION ÉTUDIANTE

Comme dans tous les pays d'Amérique latine, l'expansion et le développement de l'éducation supérieure au Mexique sont très récents et ne remontent pas au-delà d'une trentaine d'années. En 1970, il n'existait pas plus de 100 institutions d'éducation supérieure, la grande majorité publiques, et qui se concentraient dans les principales villes : Guadalajara, Monterrey et le District fédéral¹. Cette concentration des universités dans un nombre limité de villes obligeait les jeunes de nombreuses régions à émigrer de leurs lieux d'origine vers ces centres urbains, qui n'étaient pas dotés de « résidences d'étudiants » comme aux États-Unis. De même, la couverture éducative de cette époque en était restée à un niveau insignifiant : seulement

1. Un des contrastes les plus frappants entre les universités publiques et les universités privées concerne les frais de scolarité acquittés par les jeunes. Dans le système public, il s'agit de sommes modiques ; l'année scolaire à l'Université nationale autonome de Mexico coûte par exemple 20 dollars par an. En revanche, dans certaines institutions privées, les frais de scolarité annuels peuvent s'élever à 15000 dollars. Voir P. de Leonardo, *L'éducation supérieure au Mexique. Une perspective historique*, Éd. Línea, Mexico, 1983.

2 % des jeunes âgés entre 20 et 24 ans accédaient à l'université, et 90 % d'entre eux faisaient leurs études dans les institutions publiques. Dans ce contexte, il est important de signaler que la longueur moyenne des études s'établissait à trois ans, et que l'analphabétisme était très répandu, en particulier dans les États les plus pauvres (Guerrero, Chiapas, Tlaxcala, Chiapas, Oaxaca, Hidalgo et Guanajuato).

Dans les 30 dernières années, d'importants investissements publics et privés ont été réalisés en vue de développer le système éducatif à tous les niveaux. Aujourd'hui, tous les États fédérés sont dotés d'universités publiques et privées, ce qui a pratiquement stoppé le phénomène de la migration des jeunes entre les États. On compte au total près de 1200 établissements, dont 80 % privés, qui cependant ne rassemblent que 29 % de la population étudiante. Autrement dit, la responsabilité de l'éducation supérieure au Mexique incombe encore principalement au gouvernement. La tendance, dans les dix dernières années surtout, reste à l'expansion de l'éducation privée, ce qui est un phénomène commun à beaucoup de pays, en raison principalement de la crise fiscale des États nationaux, ainsi que de la vague de libéralisme qui pousse les gouvernements à estimer que l'État doit limiter son rôle dans l'éducation supérieure².

À l'évidence, la croissance de la population universitaire, qui en l'an 2000 regroupait un peu plus de deux millions de jeunes, s'est reflétée dans l'augmentation du taux brut de scolarité, qui s'établit à 20 % des jeunes d'entre 20 et 24 ans ; cependant, il s'agit encore d'un taux bien inférieur à celui mesuré dans d'autres pays de la région, tels l'Argentine, le Chili, Cuba ou le Costa Rica, qui ont dépassé la barre des 30 % depuis déjà quelques années. En outre, il faut mentionner les contrastes importants entre les régions de notre pays. À Mexico, le taux s'établit à 39 %, tandis que certains États se caractérisent par des taux inférieurs, (26 % dans l'État de Sinaloa, 23 % dans l'État du Nuevo León, 9 % dans celui de Guanajuato et au Chiapas, et 6 % dans le Quintana Roo)³.

En résumé, la croissance et l'expansion de l'éducation supérieure au Mexique est un phénomène historique relativement récent. Le système d'éducation supérieure est parvenu peu à peu à accueillir de plus en plus de jeunes en âge de réaliser des études universitaires, mais ce groupe reste minoritaire par rapport à l'ensemble de la population. Être un jeune étudiant n'est cependant pas la règle et reste un privilège social et culturel, une situation exceptionnelle ; toutefois, bien que les étudiants demeurent un groupe

2. Adrián de Garay : *Les acteurs méconnus. Une approche pour l'étude de la population étudiante*, Éd. ANUIES, Mexico, 2001.

3. ANUIES, *L'éducation supérieure au XXI^e siècle. Directions stratégiques de développement. Une proposition de l'ANUIES*, Mexico, 2002.

minoritaire, c'est parmi eux que se trouvent les hommes et les femmes qui, dans un avenir proche, dirigeront les destinées économiques, politiques et culturelles du Mexique au XXI^e siècle.

2. POUR QUELLES RAISONS LES JEUNES N'ACCÈDENT-ILS PAS À L'ÉDUCATION SUPÉRIEURE ?

D'après les données recueillies dans l'Enquête nationale sur la jeunesse 2000 (ENJ), 43 % des interviewés âgés de 18 à 24 ans n'ont pas fait d'études universitaires parce qu'ils étaient obligés d'effectuer une activité professionnelle rémunérée, afin de se donner des moyens de subsistance ou de contribuer aux dépenses du foyer. Cela signifie qu'un nombre considérable d'individus de cette tranche d'âge abandonnent les études parce qu'ils ne disposent pas des ressources financières suffisantes, ce qui constitue un signe manifeste des inégalités sociales encore existantes au Mexique. Il s'agit de jeunes, originaires de zones rurales ou de quartiers urbains marginaux : beaucoup sont des fils de travailleurs agricoles migrants ou indigènes. Ces jeunes, ils font partie de la population dite « très pauvre », conformément aux critères internationaux fixés par l'Organisation des Nations Unies (ONU).

Les inégalités sociales continuent à constituer un facteur important d'explication de la difficulté à élargir les opportunités en matière d'éducation des jeunes mexicains. À ce titre, le gouvernement actuel, formé par un parti politique de centre-droite, a entrepris de mettre en œuvre une politique nationale innovatrice en matière de système éducatif : il s'agit d'accorder des bourses aux jeunes qui ont besoin d'un soutien économique pour financer leurs études, et de pallier ainsi les inégalités sociales.

D'autre part, 24 % des jeunes interviewés ont déclaré qu'ils n'avaient pas poursuivi leurs études à l'université parce que l'école « ne leur plaisait pas ». Autrement dit, pour un nombre non négligeable de jeunes, la rupture du continuum menant aux études supérieures n'est pas exclusivement due à des facteurs de nature économique. L'anachronisme de nos modèles, à de nombreux paliers du système éducatif, l'isolement de l'école par rapport aux problèmes et aux réalités que les jeunes vivent aujourd'hui, le désintérêt croissant de la majorité des professeurs pour leurs élèves, produisent peu à peu des phénomènes de refus et de désenchantement de la part des jeunes, qui trouvent, dans d'autres types de trajectoires et d'espaces sociaux et institutionnels, de plus grandes opportunités pour leur développement personnel et professionnel. Ces espaces leur semblent, pour le dire d'une façon commune, moins ennuyeux que l'école.

3. LES CARACTÉRISTIQUES SOCIODÉMOGRAPHIQUES DES JEUNES ÉTUDIANTS

Les jeunes étudiants se caractérisent d'abord par le fait qu'ils sont, en majorité, célibataires. D'après les études que nous avons réalisées, aussi bien dans les universités publiques que dans les universités privées, une proportion de 94 % se trouvent dans cette situation⁴. En revanche, d'après l'ENJ, 53 % des jeunes de 18 à 24 ans qui ne sont pas étudiants sont mariés. Il en ressort que l'état civil constitue un facteur social important pour expliquer la poursuite des études universitaires; et cela est d'autant plus important dans un pays où l'âge moyen auquel les jeunes se marient est de 22 ans (données du dernier recensement)⁵.

En deuxième lieu, à la différence de ce qui se passe dans les pays où il existe des « résidences d'étudiants », ce qui favorise la migration des jeunes de leur État ou de leur lieu de résidence d'origine vers un autre, au Mexique la majorité des étudiants vivent chez leurs parents (71 %), contre 52 % pour les jeunes qui ne sont pas étudiants. Par ailleurs, parmi les étudiants qui ne vivent plus chez leurs parents, la plus grande partie (42 %) est constituée par ceux qui ont été obligés d'émigrer vers une autre ville pour faire leurs études, alors que le motif principal des jeunes non universitaires pour abandonner le foyer paternel était le mariage. L'allongement du séjour des jeunes au foyer familial, dans le cas des jeunes étudiants, s'explique, au moins pour certains d'entre eux, par l'impossibilité de garantir une certaine indépendance économique ou de se passer du soutien économique des parents pour poursuivre leurs études: 40 % d'entre eux ont déclaré désirer abandonner leurs foyers (ENJ).

En troisième lieu, 32 % des étudiants réalisent, parallèlement à leurs études, une activité rémunérée. Il s'agit d'une réalité quotidienne pour un grand nombre d'étudiants; cependant, les institutions d'éducation supérieure n'ont pas, sauf exceptions, de programmes éducatifs ni de politiques expressément conçues pour eux. Il est important de signaler que le comportement de notre population se caractérise par certains contrastes, notamment régionaux: à Tijuana et à Ciudad Juárez – il s'agit de villes frontières avec les États-Unis – 50 % des étudiants étudient et travaillent en même temps. Cette proportion n'est que de 23 % à Oaxaca, ville située dans le sud du pays. D'autre part, tandis que 64 % de ceux qui étudient dans les institutions publiques travaillent parce qu'ils n'ont pas le moyen de faire autrement, 85 % de ceux qui étudient dans les universités privées le font pour

4. Adrián de Garay, op. cit.

5. INEGI, *XII Recensement national de la population 2000*, Mexico, 2001.

«acquérir de l'expérience professionnelle» ou pour «avoir une indépendance économique». C'est là l'un des clivages les plus importants au sein de la population des jeunes étudiants : il manifeste la segmentation des profils socioéconomiques que notre système éducatif a créée, entre d'un côté ceux qui étudient dans un établissement privé – dont la majorité vivent dans des conditions financières qui leur permettent de poursuivre leurs études à un niveau supérieur – et d'un autre côté ceux qui étudient dans des institutions publiques – dont une importante proportion ne sont pas dans des bonnes conditions financières pour aller jusqu'au bout d'une formation universitaire ; cela est vrai en particulier pour ceux qui sont inscrits dans les universités dites technologiques⁶.

En quatrième lieu, la scolarité des parents se révèle être un indicateur pertinent de l'inégalité des milieux sociaux d'origine. Nous partons de l'hypothèse que les jeunes qui ont grandi dans une famille où les parents ont un niveau d'études supérieur sont placés dans une meilleure situation scolaire et intellectuelle que les étudiants dont les parents n'ont pas fait d'études supérieures. L'origine familiale et le poids des socialisations passées sont fondamentaux pour expliquer les différences qui caractérisent l'expérience étudiante. Historiquement, la grande majorité de la population en âge de faire des études universitaires n'est pas parvenue à le faire. Par conséquent, les jeunes étudiants proviennent encore en majorité de familles où les parents n'ont pas eu la chance de passer par l'éducation supérieure ; seuls 36 % des pères des étudiants sont parvenus à réaliser une partie des études correspondant au degré de la « licenciatura », ou à la conclure, ou à poursuivre au-delà, au niveau doctoral ; cette proportion tombe à 18 % pour les mères. Cependant, il s'agit d'une population privilégiée du point de vue de sa situation socioculturelle familiale ; parmi les parents dont les enfants âgés de 18 à 24 ans ne réalisent pas d'études universitaires, le capital scolaire est très inférieur.

L'examen du comportement du système éducatif supérieur selon le type d'institution montre, à nouveau, la remarquable segmentation de la population jeune : seulement 26 % des étudiants qui font leurs études dans les universités publiques ont des parents qui ont fait des études supérieures ; pour ceux qui étudient dans les universités privées, la situation est exactement inverse : 70 % des parents ont fait des études supérieures. Cela est le résultat de la perte de prestige dont souffrent la plupart des universités publiques, en raison des conflits sociaux et des grèves effectuées par les travailleurs ou par les étudiants eux-mêmes. Au cours des dernières décennies,

6. On compte au Mexique 54 universités technologiques, créées sur le modèle français ; elles proposent des formations techniques sur deux ans ; le reste des universités proposent des programmes d'études sur quatre ans, en moyenne.

on a assisté à la construction d'un système éducatif national où les institutions publiques sont fréquentées par des jeunes qui sont les premiers dans leurs familles à accéder à l'université; tandis que les «héritiers» – selon la terminologie de Bourdieu et Passeron⁷ – vont à l'université privée.

4. INVESTISSEMENT DE TEMPS DANS LES ÉTUDES

La répartition du temps chez les jeunes constitue également un signe distinctif: en particulier, les étudiants se différencient des autres jeunes qui ne sont pas inscrits dans une institution scolaire par le fait qu'ils consacrent beaucoup de temps aux études – le temps passé dans les salles de classe, les ateliers et les laboratoires de leurs différentes facultés, mais aussi le temps passé à préparer les cours et à réaliser les devoirs à la maison. En général, le système éducatif mexicain, à tous les niveaux, y compris celui de l'éducation supérieure, exige de la part des étudiants une importante présence dans les salles de cours – en moyenne entre 25 et 30 heures par semaine – bien plus que dans les modèles éducatifs des États-Unis, du Canada et des pays d'Europe Occidentale.

La lecture de livres et de revues spécialisées, ainsi que la réalisation des devoirs à la maison, constitue une pratique indispensable dans la formation de n'importe quel étudiant de niveau supérieur, même si dans certaine disciplines, du fait de leur nature propre, l'accent est mis sur la lecture, et dans d'autres, sur les exercices et les devoirs à la maison. Les systèmes d'unités de valeurs, les plans et les programmes d'études de la «licenciatura» indiquent même le nombre d'heures que chaque étudiant doit consacrer à la lecture ou au travail pratique en dehors des salles de classe. Près de la moitié de la population (48 %) consacre entre une et cinq heures par semaine à la lecture de textes scolaires, et ce comportement est relativement similaire dans les institutions publiques et privées. Un second groupe (22 %) consacre entre cinq et dix heures par semaine à la lecture.

La moyenne des heures-classe que chaque étudiant suit par semaine est de 25 heures, et nous pouvons supposer, *grosso modo*, que la moitié de ces cours sont théoriques; cela veut dire que les jeunes devraient consacrer au moins 13 heures par semaine à la lecture de textes scolaires; la réalité dément pourtant cette estimation, puisque seulement 16 % d'entre eux consacrent plus de 10 heures par semaine à cette activité. Une importante proportion des étudiants ne préparent par leurs classes régulièrement et consacrent peu de temps à la lecture. Il faut bien se rendre à une évidence:

7. P. Bourdieu et J. C. Passeron, *La reproduction. Eléments pour une théorie de l'enseignement*, Éd. Laia, Barcelone, 1977.

le modèle éducatif mis en œuvre à de nombreux niveaux de nos institutions se caractérise par la passivité, l'uniformité, la redondance et l'anachronisme. Le développement et l'entretien des connaissances et du savoir semblent être rejetés dans un deuxième plan, et ce qui prédomine, aussi bien chez les jeunes étudiants que chez les professeurs, avec la complicité des autorités éducatives, c'est la consigne : « je n'exige rien pour qu'on ne m'exige rien ». Les professeurs font comme s'ils enseignaient et les étudiants, comme s'ils apprenaient. Les premiers sont avant tout intéressés par leur salaire, les seconds, par leurs diplômes.

Pour le reste, le nombre réduit des jeunes qui consacrent un temps important au travail scolaire de lecture en dehors des salles de classe ne constitue pas un phénomène exclusivement mexicain. Les résultats des recherches effectuées dans le cas des systèmes d'éducation français et américain montrent des résultats similaires, ce qui illustre bien que pour de larges secteurs jeunes, l'institution scolaire ne relève nullement l'un de ses principaux défis : former des citoyens cultivés⁸.

Nos recherches, indiquent que d'importants secteurs de la population étudiante mexicaine se caractérisent par un habitus scolaire très particulier, que l'on pourrait qualifier de « loi du moindre effort ». Au cours de leur séjour à l'université, ils continuent à conserver des pratiques acquises lors de l'éducation élémentaire, ou qu'ils apprennent seulement à ce moment. À leurs yeux, la science, la connaissance, l'apprentissage et la maîtrise des compétences professionnelles, en bref les savoirs, constituent des objets de négociation avec les professeurs. Cela leur permet de passer par l'université sans grandes difficultés, raison pour laquelle l'investissement de temps dans les études n'apparaît pas comme très important. Finalement, ils consacrent moins de temps à étudier que ce à quoi ils sont tenus par les plans et les programmes d'études conçus par les institutions universitaires.

5. L'INVESTISSEMENT DE TEMPS DANS LA CONSOMMATION TÉLÉVISUELLE

Plus de la moitié des jeunes étudiants mexicains (58 %) consacrent entre une et cinq heures par semaines à regarder la télévision. Un quart (26 %) y consacrent entre six et dix heures. La moyenne s'établit à cinq heures par semaine. En revanche, les jeunes non étudiants âgés entre 18 et 24 ans passent environ 13 heures par semaine devant la télévision (ENJ). Ainsi, les jeunes étudiants se caractérisent par le fait qu'ils consacrent beaucoup moins

8. F. Dubet, « L'étudiant en université de masse », *Revue française de sociologie*, XXXV-4, Paris, 1994.

de leur temps libre à consommer des produits culturels télévisuels que ceux qui ne vont pas à l'université. Le fait qu'ils doivent consacrer une partie de leur temps quotidien aux études universitaires les empêche, pour des raisons pratiques, de consacrer plus de temps à la consommation de l'offre télévisuelle. Cependant, plusieurs études que nous avons effectuées, sur la base de la technique de la régression logistique multinomiale, montrent que l'augmentation du nombre d'heures passées devant la télévision va de pair avec une réduction considérable du temps consacré à la lecture, à la réalisation des travaux scolaires, à l'élaboration systématique de résumés, comptes-rendus et autres fiches de travail. Cela signifie que la consommation télévisuelle a des effets négatifs sur les différentes pratiques scolaires des jeunes étudiants. Les biens culturels audiovisuels apparaissent de plus en plus clairement comme plus attractifs que les autres biens culturels propres au monde scolaire : les livres.

En outre, il convient d'ajouter que le type de consommation télévisuelle effectué par la majorité des étudiants n'est nullement dépendant de l'exigence culturelle propre à la vie universitaire, scientifique, technologique ou humanitaire. Les séries policières importées des États-Unis, les chaînes de télévision consacrées aux vidéos musicaux et aux sports, et, de façon marginale, les journaux télévisés du soir, constituent l'axe de la consommation des jeunes. On pourrait croire que la vie des jeunes étudiants est double : d'un côté, il y aurait l'université, à laquelle on se rend pour assister aux cours, prendre des notes, passer des examens, obtenir des diplômes ; de l'autre, il y aurait l'amusement cherché auprès de la télévision, dotée de produits culturels plus attractifs et intéressants que la connaissance scientifique.

6. LA CULTURE DE LA PHOTOCOPIE

Mais alors, quelles relations les jeunes entretiennent-ils avec les livres qu'il leur faut lire au cours de leur scolarité ? À ce sujet, on constate peu de différences entre les étudiants des institutions publiques et privées : 86 % d'entre eux passent régulièrement par la photocopie des chapitres et des pages des ouvrages signalés par les professeurs. L'achat de textes spécialisés reste une pratique peu commune parmi les étudiants. De fait, d'après les résultats de nos recherches, la possession d'un livre complet est un phénomène plutôt insolite au sein de la population jeune. La relation que les étudiants entretiennent avec la culture écrite est fréquemment tronquée, partielle, au point qu'ils n'inscrivent pas toujours sur les photocopies les titres et les auteurs des chapitres des livres ou des articles des revues. Or, sans ce type d'inscription, nulle mémoire, nulle histoire n'est possible. La mise en ordre des textes devient une tâche impossible, sorte de puzzle

incomplet aux pièces disparates. Les photocopies servent à un travail conjoncturel demandé par un professeur chargé de donner des connaissances sur une certaine matière, vite oubliée. Dans le meilleur des cas, ces photocopies sont rangées dans un tiroir rempli de feuilles qui seront un jour bonnes à être revendues au poids.

Malheureusement, les institutions d'éducation supérieure encouragent la culture de la photocopie, et l'usage de textes sans référence, autrement dit, l'anonymat de l'écriture. Or, on peut comprendre que des milliers de jeunes ne disposent pas des ressources financières nécessaires à la constitution de bibliothèques personnelles et familiales. Mais cela n'explique pas la faible fréquentation des bibliothèques universitaires, auxquelles – on pense en particulier à celles de universités publiques – ont été consacrés des millions de pesos au cours des dix dernières années, à travers divers programmes mis en œuvre par le ministère de l'Éducation nationale (SEP) : le Fonds pour la modernisation de l'éducation (FOMES), et plus récemment le Programme intégral pour le renforcement des institutions (PIFI).

De même, il faut signaler que de nombreux professeurs n'encouragent nullement l'utilisation des bibliothèques, et poussent directement leurs élèves à la culture de la photocopie. Même là où les contextes sociaux, régionaux ou institutionnels permettent d'avancer que la seule formule viable pour satisfaire aux exigences de l'enseignement est celle de la photocopie des textes, on devrait mettre en œuvre des mécanismes permettant de construire une relation distincte des jeunes à la culture écrite.

7. LES JEUNES DES UNIVERSITÉS PRIVÉES, LE CAS DE MEXICO

Pour les jeunes étudiants des institutions privées élitistes de Mexico, la ville représente avant tout une zone de passage, un espace à traverser, des transports rapidement effectués en voiture : on va de la maison familiale à l'université et vice-versa, on va chez les amis, le ou la fiancée pour faire ensemble les devoirs, ou simplement pour passer un moment ensemble. En semaine, on vit la ville comme une vitrine ; l'automobile constitue l'espace à partir duquel on peut voir d'autres automobilistes, par centaines, avancer lentement vers leur destin. Pour ces jeunes, nulle « culture de la rue », du quartier. Très peu sont familiers avec les transports en commun ; ils en connaissent l'existence, et connaissent aussi les discours que construisent à leur sujet les journaux télévisés qu'ils regardent le soir, mais cela leur semble retracer des expériences vécues dans une autre ville : la ville des *jodidos*, des *nacos*. Ce que la ville représente pour eux de cauchemardesque, ce n'est pas souffrir tous les jours des irrégularités du transport public, c'est perdre à tout bout de champ un temps infini pour trouver une place dans le parking de l'université. De fait, 90 % des jeunes qui fréquentent les institutions

privées effectuent leurs transports dans des véhicules dont ils sont propriétaires, ou dans celui d'un membre de leur famille, ou encore d'un de leurs amis.

Être à la maison signifie se réfugier dans un abri, loin de la plèbe et des voleurs. La rue, c'est le domaine du personnel de maison et de leurs enfants, des *guaruras* et des gardes privés, ou bien encore des ouvriers qui construisent ou restaurent la résidence d'à-côté, et qui à l'heure du déjeuner organisent de vrais pique-niques dans les espaces verts ou sur les trottoirs. Il s'agit, dans sa majorité, d'une population qui réside dans des enclaves faites de lotissements, d'immeubles de luxe, de résidences de luxe érigées comme des forteresses : c'est le lieu des rues fermées à la circulation, des caméras de surveillance, des gardiens 24 heures sur 24. Certains de ces lotissements peuvent être équipés de services multiples : piscine, salle de fêtes, courts de tennis, gymnase, espaces verts pour les enfants, etc.

Ces « enclaves spatiales » motivent la création aux alentours d'une offre de services proches et multiples : supermarchés, grands magasins, salons de coiffure, restaurants, clubs de location de vidéos, boutiques de disques, cinémas, cafétérias, banques, patinoires, etc. Il s'agit là de lieux propres aux courses, à la distraction, aux rencontres pour *ligar* et *traficar*, loin des dangers de la ville environnante. Il s'agit finalement d'un processus de création de petites villes à l'intérieur de la métropole : on vit là comme dans des espèces de communautés « fouriéristes » autosuffisantes, où les jeunes font une partie de leur socialisation.

Posséder une chaîne hi-fi dernier cri, un téléviseur de plus de trente pouces, un magnétoscope, être abonné aux chaînes de télévision payante comme Sky, Cablevisión et Multivisión, avoir un ordinateur parfaitement équipé, tout cela est devenu un besoin culturel indispensable pour les jeunes qui fréquentent les universités privées. Quarante-vingt-un pour cent des étudiants ont accès à ces chaînes de télévision payante. C'est dans l'intimité de la maison que se construisent les nouveaux équipements culturels des jeunes étudiants de ce secteur social, les foyers s'élevant alors en l'un des principaux espaces de consommation et de pratiques culturelles. Pour ces jeunes-là, la vie n'est plus liée à l'espace, ce n'est plus une vie installée et sédentaire. C'est une vie « de voyage », nomade, où la voiture et l'avion jouent un grand rôle, une vie fondée sur et marquée par les médias, une vie transnationale. Internet s'avère un outil également indispensable pour chercher et obtenir des informations. De fait, 90 % des étudiants des universités privées élitistes possèdent un ordinateur personnel chez eux, et 71 % disposent de la connexion à Internet, ce qui en dit beaucoup sur leur capacité d'accès au monde de l'interconnexion et de branchement sur les flux culturels globaux.

Les jeunes de ces secteurs sociaux émigrent de leur ville d'origine pour entrer dans une autre ville : la ville nocturne. Du jeudi au samedi, ils tracent leurs propres routes et leurs propres croquis urbains. Ils envahissent et prennent possession de certaines zones telles que les quartiers d'Interlomas, Masaryk, Reforma, le Centre historique, la Condesa et San Ángel, qui constituent une espèce de couloir de discothèques, de bars, de salles de concert de rock.

Les normes qui régulent la vie urbaine varient entre le jour et la nuit. La ville appartient aux jeunes pendant que les adultes et les enfants dorment ; c'est une autre ville. La nuit semble aux jeunes étudiants une espèce de miroir libérateur, c'est un temps propice à la fête. La nuit constitue le territoire des jeunes⁹. Être jeune, cela signifie, aussi, fréquenter des lieux plus jeunes... l'un des espaces les plus couramment fréquentés reste celui des discothèques, aujourd'hui appelées « antres ». L'antre est un territoire identitaire :

[...] un peu comme s'il s'agissait d'un cinéma, c'est un endroit isolé, qui se caractérise par une séparation rigide d'avec l'espace de dehors. Tout y est complètement fermé, il n'y a aucune fenêtre par laquelle on pourrait établir une communication avec l'extérieur, seulement la porte par laquelle on entre et on sort. Les fenêtres de la discothèque, ce sont les écrans vidéo au travers desquels je peux me connecter aux produits culturels globaux (...). La discothèque, c'est un renfermement complet. Au dehors, il n'y a rien de la discothèque¹⁰.

Fréquenter un antre signifie s'introduire dans la musique qu'écoutent et qu'emploient les jeunes pour danser ; la musique, à beaucoup de points de vue, constitue l'un des piliers de la culture urbaine jeune. La demande de silence constitue quelque chose d'exotique dans la ville, en particulier pour les jeunes. Dans cette perspective, le rock, dans ses diverses modalités et plus récemment, le genre dit *dance*, a permis aux jeunes de construire une identité propre qui les différencie des adultes. La musique *dance* s'écoute principalement dans les antres, espaces privilégiés de l'initiation aux pratiques culturelles des jeunes étudiants issus de la classe moyenne et de la bourgeoisie urbaine.

L'arrivée de nouvelles générations, et l'importance prise dans le monde entier par les nouvelles technologies, ont fait que les contenus musicaux se transforment rapidement pour adopter des significations totalement adaptées à la vélocité des changements technologiques. Il s'agit d'une musique conçue pour être vécue intensément, la nuit, et en contact avec les autres,

9. M. Margulis, *La culture de la nuit. La vie nocturne des jeunes à Buenos Aires*, Éd. Espasa Calpe, Argentine, 1994.

10. M. Urresti, « Homework? What Homework? », *The chronicle of higher education*, (É.-U., 6 décembre 2002), p. A35, <http://chronicle.com/students>.

non pas pour être écoutée à la maison, sauf pour « étudier » certains pas de danse ; c'est aussi pour cette raison que le divertissement commence lorsque Cendrillon rentre chez elle, et ne finit qu'au moment où les adultes reviennent sur le devant de la scène.

En ce qui concerne les autres formes de consommation culturelle, les étudiants des institutions privées sont enclins aux nouvelles tendances consuméristes, où prédominent les industries de la communication sur les formes locales de la culture. La pratique la plus généralisée est le cinéma. Soixante-douze pour cent des interviewés disent le fréquenter assidûment. C'est ce qui explique le boom des nouvelles chaînes Cinemex, Cinemark et Cinopolis, dont les salles multiplexes ont proliféré comme une peste dans différents quartiers de la ville, et dont l'affiche décalque principalement la production d'Hollywood. Bien après le cinéma, vient la fréquentation des musées ou des concerts de musique, qui touche 35 % des interviewés, pour ne pas parler du théâtre, de la danse ou des expositions de peinture, qui sont très peu mentionnés.

8. LES JEUNES DES UNIVERSITÉS PUBLIQUES DE MEXICO

Les jeunes des universités publiques de Mexico sont les auteurs d'un autre discours urbain qui s'amorce chaque matin, tandis qu'ils cheminent dans les rues de leur quartier pour prendre un moyen de transport public : là, ils font des expériences multiples, ils sont dans la ville, ils parcourent « les villes » rassemblées dans la métropole, ils construisent un autre imaginaire au travers de leur propre vitrine : des milliers d'automobiles, dont la plupart ne sont occupées que par un seul passager. Les temps de trajet – aller et retour – peuvent, dans certains cas, totaliser trois heures quotidiennes ou plus encore. Le transport public (métro, « micro », etc.) devient un espace pour étudier, dormir, réfléchir ; il est en tout cas un espace rempli de la chaleur et de l'odeur humaine des vendeurs ambulants, des voleurs, des femmes au foyer, des ouvriers, des bureaucrates, des enfants en pleurs, etc. À l'opposé des jeunes qui fréquentent les universités privées, seuls 10 % de ces jeunes-là se déplacent dans des véhicules qui leur appartiennent en propre, ou à la famille ou à des amis.

De retour chez eux, une fois terminée la journée universitaire, les jeunes des universités publiques reviennent à leur « village ». Leur lien avec le territoire est bien plus important que pour ceux qui fréquentent les universités privées : la visite rendue au voisin, la rencontre dans la rue avec les *cuates* qui ne se privent pas de se moquer d'eux parce qu'ils sont rares à poursuivre leurs études. La rue en vient à constituer une extension de la maison... elle est comme une espèce de patio attenant, un espace où partager avec les amis une bière, un *toque*, et *rolar* dans le quartier pour aller voir les filles.

Cela, sans préjuger de la cascarita du sport à la mode vendue par les médias : baseball, foot, ou football américain.

Étudier à la maison n'est pas toujours facile : pour 30 % des jeunes, il n'y a pas d'autre espace pour ce faire que le salon ou la salle à manger, où il faut négocier tous les jours avec les frères pour que la télévision reste éteinte, ou pour décider combien de temps on consacrera à regarder respectivement des dessins animés, les programmes d'information ou MTV, à quelle heure on pourra écouter une cassette de Jaguares, de Led Zeppelin ou du groupe LÍmite.

Il est important de souligner que dans le cas des femmes, le sens d'appartenance au quartier s'exprime différemment. En général, ces dernières sont exclues du monde de la rue, qui est celui de *la banda de machines*. Même si leur passage par l'institution scolaire leur permet de construire partiellement une relation d'égal à égal avec les hommes, dans le quartier de résidence, les choses changent. Pour beaucoup de femmes, le fait d'étudier ne les dispense pas de réaliser une série d'activités propres à la tenue d'un foyer, et c'est la raison pour laquelle elles disposent de moins de liberté pour se divertir et se cultiver. Le peu de temps libre qui leur reste après l'université et la satisfaction de leurs « obligations » ménagères, elles le consacrent à la préparation des cours et des travaux scolaires. Les femmes de leur âge, dans leur grande majorité, ne fréquentent pas l'université, elles sont mariées, ont au moins un enfant et les canaux de communication sont faibles.

Pour les étudiants des universités publiques, l'accès aux services de télévision par câble et à Internet est moins largement répandu. Seulement 22 % des interviewés ont déclaré avoir accès à la télévision câblée, 48 % ont déclaré avoir un ordinateur à la maison – ce qui est une proportion bien supérieure à la moyenne des foyers mexicains – mais seulement 11 % ont accès à Internet. Comme le dit García Canclini : « Les nouvelles frontières de l'inégalité séparent de plus en plus ceux qui sont en mesure de se connecter à des réseaux supranationaux de ceux qui restent enfermés dans leurs réduits locaux »¹¹.

Cependant, le fait que la communauté des étudiants des universités publiques se trouve moins exposée aux produits et aux pratiques de consommation globale au travers de la télévision et d'Internet ne signifie pas qu'elle vive exclusivement refermée sur la vie locale. D'importants secteurs de cette communauté proviennent de familles dont certains membres sont partis vivre aux États-Unis. De ce fait, ils en viennent à faire partie de circuits

11. N. García Canclini, *La globalisation imaginée*, Éd. Paidós, Mexico, 1999.

et de réseaux sociaux qui s'étendent au-delà des limites du territoire national : « on fait passer des récits d'un pays à un autre, on élargit l'horizon de chaque culture nationale, on construit des rituels partagés qui émoussent les frontières. La distance est pratiquement supprimée »¹².

Les lacunes de l'équipement urbain de ces quartiers en commerces, en cinémas et autres font en sorte que ces jeunes ressentent l'envie d'aller vers la ville ; le Centre historique est un point de référence commun, mais on y va rarement le soir, temps des bourgeois venus remplir les « antres ». Cependant, tout comme pour les jeunes des institutions privées, les soirées de week-ends sont consacrées au culte de la liberté, de la jouissance, et s'articulent selon des itinéraires propres : l'un serpente au sein du quartier à la recherche des fêtes organisées par les *sonideros* dans la rue ou dans les patios des barres d'immeubles, l'autre recherchera les concerts rock organisés aujourd'hui sous forme de *tocadas* à la périphérie de la ville. On peut aussi aller assister à la fête organisée pour célébrer les quinze ans de la cousine ou de la voisine. Il faut aussi noter que 42 % de ces jeunes fréquentent le cinéma, ce qui en fait, pour eux aussi, la pratique culturelle la plus commune.

De la même manière, la musique joue un rôle important dans leur vie et, évidemment, elle fait partie de leur culture. En général, ils n'écoutent pas la musique *dance* qui est caractéristique des antres à la mode auxquels ils n'ont pas accès, mais ils partagent avec leurs homologues des universités privées le goût pour le rock et le pop étrangers. Ce qui les différencie finalement, c'est une plus grande variété des goûts musicaux : ils écoutent aussi bien les *gruperos* que de la musique afro-antillaise, de la musique *ranchera* ou du rock mexicain.

CONCLUSION

Les projections démographiques et la réduction de l'indice d'abandon de l'école avant l'université laissent supposer, pour les prochaines années, qu'il y aura une augmentation du nombre d'inscriptions dans les universités. Des milliers de jeunes, d'origines sociales et culturelles hétérogènes, caractérisés par des trajectoires scolaires distinctes, provenant de contextes régionaux largement contrastés, viendront alimenter un secteur juvénile. Dans ce contexte, il est de notre devoir de multiplier les perspectives d'analyse, ce qui devrait nous permettre de concevoir et de mettre en pratique des politiques publiques plus adaptées aux réalités, d'autant plus que les jeunes constituent un secteur de la population auquel on a prêté peu d'attention jusqu'à aujourd'hui.

12. *Ibid.*